

## *Le Cid*

Janvier 1637, théâtre du Marais

Lettre dédicatoire.

Madame de Combalet est la nièce de Richelieu, et donc madame d'Aiguillon. Ce détail ne me semble pas peu important. En tout cas, il y a au moins un coup de chapeau en direction du maître de la France. Et si ce qu'on dit au sujet de l'intimité de la dame et du cardinal est vrai, il y a peut-être plus encore de la part de Corneille... soit une sorte de signal que la vie politique et la vie amoureuse sont bien d'étranges sœurs utérines, ce que suggère à tout moment *Le Cid*.

Encore une fois, Corneille joue avec la pièce et le héros éponyme : dans sa lettre, il passe de l'une à l'autre sans crier gare. Et encore une fois, Corneille suggère que le succès de sa pièce et la réputation qu'elle a acquise sont des effets de l'approbation de la dédicataire. « Et véritablement, Madame, on ne peut douter avec raison de ce que vaut une chose qui a le bonheur de vous plaire : le jugement que vous en faites est la marque assurée de son prix ; et comme vous donnez toujours libéralement aux véritables beautés l'estime qu'elles méritent, les fausses n'ont jamais le pouvoir de vous éblouir. » C'est du bien connu dans le genre avec ses *toujours* et ses *jamais*, et ses *véritablement* et ses « on ne peut douter », qui s'entassent au point de provoquer chez le lecteur, voire chez la dédicataire, un sourire d'incrédulité. Mais je me demande s'il n'y a pas là une sorte de secrète louange de Richelieu, comme une sorte de héros occulté, admiré et aimé par madame

d'Aiguillon. Et enfin, en la remerciant pour les bienfaits reçus en tant qu'artiste et donc en tant que créateur du *Cid*, il me semble que Corneille est en train de signaler qu'il doit des remerciements du même genre à Richelieu. En tout cas, cela sera dit en toutes lettres, dans la prochaine lettre dédicatoire, adressée, elle, à qui de droit.

Il faut ajouter tout de suite que pour cette pièce et les pièces qui suivent, du moins les tragédies, Corneille crée des lettres dédicatoires, et donc *se choisit* des dédicataires qui sont au sommet de la société française. Soit madame d'Aiguillon pour *Le Cid*, Richelieu lui-même pour *Horace*, la reine mère et régente pour *Polyeucte*, Mazarin pour *La Mort de Pompée* et enfin Condé pour *Rodogune*; même pour *Théodore* et *Héraclius*, les dédicataires plus problématiques semblent être de la même classe, soit de la plus haute, de la plus influente et de la plus visible. Pour ce qui est de *Cinna* et des deux comédies, *Le Menteur* et *La Suite du Menteur*, les choses sont un peu plus compliquées. De toute façon, j'y reviendrai dans le détail plus tard; l'essentiel est de noter qu'il y a, pour Corneille et au fond pour le théâtre dont il est le praticien le plus connu et le plus admiré, une sorte de consécration politique et social qui est pour ainsi dire rendue publique et reconnue et gratifiante, dont les lettres dédicatoires successives sont la trace.

Avertissement.

L'avertissement est une sorte de lettre au lecteur, semblable en tout cas à des paratextes qu'on trouve devant d'autres pièces éditées.

Corneille prétend qu'il a pris chez un historien le récit qui est représenté dans sa pièce. Cela est sans doute vrai. Du coup, il gomme un peu ainsi le fait qu'on

l'accusait d'avoir volé les plus belles scènes de sa pièce à une autre pièce. En même temps, cela lui permet de répondre à une autre des accusations de ses adversaires (Scudéry sans aucun doute, mais d'autres encore), soit d'avoir représenté une femme sinon amoral, du moins dont la vie pêche contre la bienséance. « Quelques-uns ne l'ont pas si bien traitée dans le nôtre ; et sans parler de ce qu'on a dit de la Chimène du théâtre, celui qui a composé l'histoire d'Espagne en français l'a notée dans son livre de s'être tôt et aisément consolée de la mort de son père, et a voulu taxer de légèreté une action qui fut imputée à grandeur de courage par ceux qui en furent les témoins. » Et cette accusation, qui ne me semble pas sans mérite ; et comme je l'indique plus bas, *Le Cid* a été ridiculisé bien après en raison de la situation sinon amoral et du personnage scandaleux de Chimène, mais au moins parce qu'il y a quelque chose de presque comique dans l'amour extravagant de la jeune femme pour le jeune homme.

L'avertissement est aussi l'occasion de dire qu'il n'accepte pas les jugements de ses critiques (toujours Scudéry en premier) ni même ceux de l'Académie française. « C'est une chose qui jusqu'à présent est sans exemple ; et de tous ceux qui ont été attaqués comme moi, aucun que je sache n'a eu assez de faiblesse pour convenir d'arbitres avec ses censeurs ; et s'ils ont laissé tout le monde dans la liberté publique d'en juger, ainsi que j'ai fait, ç'a été sans s'obliger, non plus que moi, à en croire personne ; outre que dans la conjoncture où étaient lors les affaires du *Cid*, il ne fallait pas être grand devin pour prévoir ce que nous en avons vu arriver. À moins que d'être tout à fait stupide, on ne pouvait pas ignorer que comme les questions de cette nature ne concernent ni la religion ni l'État, on en peut décider par les règles de la prudence humaine, aussi bien que par celles du théâtre, et tourner sans scrupule le sens du

bon Aristotele du côté de la politique. Ce n'est pas que je sache si ceux qui ont jugé du *Cid* en ont jugé suivant leur sentiment ou non, ni même que je veuille dire qu'ils en aient bien ou mal jugé, mais seulement que ce n'a jamais été de mon consentement qu'ils en ont jugé, et que peut-être je l'aurais justifié sans beaucoup de peine, si la même raison qui les a fait parler ne m'avait obligé à me taire. » Il est difficile d'être plus soumis et plus fier. En tout cas, Corneille tient encore et toujours à son principe, disons, épistémologique en matière d'art et de dramaturgie : c'est le public qui est le juge quand il juge par le plaisir qu'il a eu au théâtre ; le reste, c'est de la broderie, avec bien de la bassesse, de l'ignorance et de la lutte de pouvoir. Et encore une fois, il me semble que d'autres artistes, cette fois Boileau dans ses *Satires*, font entendre un écho de ce débat et de la fierté justifiée de l'auteur. « Quand un livre au Palais se vend et se débite,  
/ Que chacun par ses yeux juge de son mérite, Que  
Bilaine l'étaie au deuxième pilier, / Le dégoût d'un  
censeur peut-il le décrier ? / En vain contre *Le Cid* un  
ministre se ligue : / Tout Paris pour Chimène a les yeux  
de Rodrigue. / L'Académie en corps a beau le censurer :  
/ Le public révolté s'obstine à l'admirer. »

Il tient cependant à ce que l'on comprenne que selon lui, l'opinion d'Aristotele, bien comprise, c'est-à-dire comprise comme la comprend Corneille, est favorable à sa pièce telle qu'elle est. « Il a montré quelles passions la tragédie doit exciter dans celles de ses auditeurs ; il a cherché quelles conditions sont nécessaires, et aux personnes qu'on introduit, et aux événements qu'on représente, pour les y faire naître ; il en a laissé des moyens qui auraient produit leur effet partout dès la création du monde, et qui seront capables de le produire encore partout, tant qu'il y aura des théâtres et des acteurs ; et pour le reste, que les lieux et les temps peuvent changer, il l'a négligé, et n'a pas même prescrit le nombre des

actes, qui n'a été réglé que par Horace beaucoup après lui. / Et certes, je serais le premier qui condamnerais le *Cid*, s'il péchait contre ces grandes et souveraines maximes que nous tenons de ce philosophe ; mais bien loin d'en demeurer d'accord, j'ose dire que cet heureux poème n'a si extraordinairement réussi que parce qu'on y voit les deux maîtresses conditions (permettez-moi cette épithète) que demande ce grand maître aux excellentes tragédies, et qui se trouvent si rarement assemblées dans un même ouvrage, qu'un des plus doctes commentateurs de ce divin traité qu'il en a fait, soutient que toute l'antiquité ne les a vues se rencontrer que dans le seul *Œdipe*.» Or je souligne que fort habilement, Corneille suggère que *Le Cid*, son *Cid*, vaut l'autre chef-d'œuvre du théâtre occidental. Et, comme il le dit à coup de *partout* et de « grandes et souveraines maximes » et « dès la création du monde » et « tant qu'il y aura des théâtres et des acteurs », son *Cid* est une œuvre, une grande œuvre, éternelle. Il n'en reste pas moins que c'est au spectateur (et au lecteur) d'entériner, ou non, cette déclaration.

Examen.

Ici, Corneille répond à ses critiques de façon plus longue et plus articulée qu'il ne l'a fait avant. Cela est normal puisque le paratexte « Examen », écrit vingt-trois ans après (et même cinquante ans après, écrit-il dans la dernière version), bien longtemps après donc la publication du *Cid*, sert justement à défendre tout son œuvre, et pas seulement cette œuvre précise.

En tout cas , il commence en opposant les règles et leurs défenseurs ou leurs apôtres et la beauté ou le plaisir. C'est un principe épistémologique fondamental pour lui. « Bien que ce soit celui de tous mes ouvrages réguliers où je me suis permis le plus de licence, il passe encore

pour le plus beau auprès de ceux qui ne s'attachent pas à la dernière sévérité des règles ; et depuis cinquante ans qu'il tient sa place sur nos théâtres, l'histoire ni l'effort de l'imagination n'y ont rien fait voir qui en ait effacé l'éclat. » Et puis tout de suite, comme il le fait si souvent, il ajoute qu'il est au fond un fidèle disciple d'Aristote, et donc plus clairvoyant que ses critiques censément experts en péripatétisme.

Il est remarquable que Corneille ne parle presque pas du roi et de son problème politique, soit d'avoir et de contrôler un lieutenant militaire dans la personne de l'arrogant Don Gomès. Or il me semble que c'est là l'action secrète, si l'on veut, de cette pièce. En somme, *Le Cid* semble être à première vue une histoire d'amour, le récit de la tension entre le devoir d'un fils (et d'une fille) et la passion amoureuse d'un homme (et d'une femme), un exemple du dilemme cornélien entre la vertu et l'amour. La conséquence que j'en tire est que selon ce que Corneille écrit ici, sa tragédie, ou sa tragi-comédie, est presque seulement une comédie voire une comédie bien sérieuse, ou héroïque, comme il l'a écrit ailleurs. Or et cela revient à ma remarque essentielle, dans *Le Cid*, tel que je le lis, il y a bel et bien un danger pour l'État, et des préoccupations dévorantes de trois hommes de pouvoir. Et peut-être, je subodore un thème qui est cher à Corneille, mais dont il ne parle presque pas ici : trois vieux mâles dominant trois jeunes personnes et les mettent au service de leurs passions politiques ambitieuses en méprisant ou en manipulant leurs passions amoureuses.

Pourtant, Corneille parle quand même du roi et de sa situation politique. « Sur quoi on peut considérer que Don Fernand étant le premier roi de Castille, et ceux qui en avaient été maîtres auparavant lui n'ayant eu titre que de comtes, il n'était peut-être pas assez absolu sur

les grands seigneurs de son royaume pour le pouvoir faire. Chez Don Guillen de Castro, qui a traité ce sujet avant moi, et qui devait mieux connaître que moi quelle était l'autorité de ce premier monarque de son pays, le soufflet se donne en sa présence et en celle de deux ministres d'État, qui lui conseillent, après que le Comte s'est retiré fièrement et avec bravade, et que Don Diègue a fait la même chose en soupirant, de ne le pousser point à bout, parce qu'il a quantité d'amis dans les Asturies, qui se pourraient révolter, et prendre parti avec les Mores dont son État est environné. Ainsi il se résout d'accommoder l'affaire sans bruit, et recommande le secret à ces deux ministres, qui ont été seuls témoins de l'action. C'est sur cet exemple que je me suis cru bien fondé à le faire agir plus mollement qu'on ne ferait en ce temps-ci, où l'autorité royale est plus absolue.» Mais Corneille le fait en suggérant qu'il n'a pas bien représenté la chose, ou que le Don Fernand a agi mollement. Je me demande s'il n'est pas un peu ironique. En tout cas, je trouve au contraire que le roi agit fort bien dans une situation difficile, justement parce qu'il n'est pas un roi absolu comme le serait Louis XIV ; en somme, Don Fernand est la représentation du prince politique le plus intéressant, soit le prince nouveau. Encore une fois, en disant cela je me mets en porte à faux, car dans l'Examen du *Clitandre*, Corneille prétend que dans *Le Cid*, le roi n'est en aucun danger quant à son pouvoir.

En ce qui a trait à la remarque sur la précipitation des actions et l'in vraisemblance d'avoir un duel après une victoire épuisante qui a duré toute la nuit, je trouve encore un problème, et je trouve que Corneille se trompe, voire souligne un défaut pour attirer l'attention du lecteur sur quelque chose de fort intéressant. Pour moi, cette décision, bien problématique en effet, est commandée par l'ambition du père de Don Rodrigue. Or

cela me semble crucial... et surtout elle soulève encore et toujours la dimension politique de la pièce, ou comme je l'ai dit, la question de la relation entre la génération des pères et celle des enfants. Don Diègue est un père plus exigeant que le roi n'est exigeant pour ses lieutenants qu'il veut tout à fait obéissants.

Pour sa part, Corneille reconnaît cette invraisemblance, et la commente. « Le roman lui aurait donné sept ou huit jours de patience avant que de l'en presser de nouveau ; mais les vingt et quatre heures ne l'ont pas permis : c'est l'incommodité de la règle. / Passons à celle de l'unité de lieu, qui ne m'a pas donné moins de gêne en cette pièce. Je l'ai placé dans Séville, bien que Don Fernand n'en ait jamais été le maître ; et j'ai été obligé à cette falsification, pour former quelque vraisemblance à la descente des Mores, dont l'armée ne pouvait venir si vite par terre que par eau. Je ne voudrais pas assurer toutefois que le flux de la mer monte effectivement jusque-là ; mais comme dans notre Seine il fait encore plus de chemin qu'il ne lui en faut faire sur le Guadalquivir pour battre les murailles de cette ville, cela peut suffire à fonder quelque probabilité parmi nous, pour ceux qui n'ont point été sur le lieu même. » Corneille en profite donc pour suggérer qu'il s'est plié aux règles telles que le veulent ses adversaires (unité de temps, unité de lieu) et que cela conduit à des invraisemblances, à des faussetés ou à des déformations de l'histoire. Ce qui est bien habile de sa part, en ce qui a trait à son duel avec ces gens. Et il ne fait que répéter ce qu'il a fait dans plusieurs autres paratextes, avec autant d'efficacité et autant de mépris pour ses moucherons.



Mon résumé.

Acte I – Chimène apprend que son père Don Gomès approuve de l'amour de Don Rodrigue. / L'infante avoue son amour pour Don Rodrigue au moment où elle croit qu'il n'y a plus de danger qu'elle cède à sa passion. / Don Gomès frappe Don Diègue, père de Don Rodrigue. / Don Diègue se plaint de sa faiblesse de vieil homme. / Il engage Don Rodrigue à le venger en tuant le père de Chimène. / Don Rodrigue examine sa situation impossible et décide de venger son père.

Acte II – Don Gomès refuse de faire amende honorable à Don Diègue, même si le roi le lui ordonne. / Don Rodrigue et Don Gomès se rencontrent et se retirent pour se mesurer lors d'un duel. / L'infante tente de rassurer Chimène : elle prétend que le duel n'aura pas lieu. / Cela est démenti. / L'infante voit renaître son amour, du fait que Don Rodrigue rehausserait son statut par une victoire sur Don Gomès et ce qui pourrait s'ensuivre. / Irrité, le roi Fernand refuse les excuses qu'on fait pour Don Gomès ; il ordonne qu'on le fasse venir. / On annonce au roi que Don Gomès est mort. / Chimène et Don Diègue demandent justice l'une et l'autre ; le roi promet d'examiner le cas.

Acte III – Don Rodrigue se rend chez Chimène, et Elvire le cache. / Don Sanche offre son bras armé à Chimène pour la venger en tuant Don Rodrigue ; elle l'accepte comme dernier recours. / Chimène confie à Elvire ses sentiments d'amour et de colère envers Don Rodrigue. / Don Rodrigue s'étant offert comme victime, Chimène refuse son offre. / Inquiet, Don Diègue cherche son fils. / Don Rodrigue se plaint à son père d'avoir perdu Chimène ; à quoi, Don Diègue répond par la proposition d'un nouvel exploit sauver la cité des Mores qui l'attaquent.

Acte IV – Elvire annonce à Chimène les exploits de Rodrigue. / Chimène affirme, devant l'Infante qui tente de la raisonner, son intention de poursuivre Don Rodrigue devant le roi pour le meurtre de son père. / Après avoir reçu le titre de *Cid* du roi reconnaissant, Don Rodrigue raconte ses exploits contre les Mores. / Le roi accepte de mauvaise grâce d'entendre la requête de Chimène, mais monte un piège *théâtral* contre elle pour neutraliser sa demande. / Une fois qu'elle apprend que Don Rodrigue est encore vivant, Chimène persiste à exiger sa tête et accepte Don Sanche comme champion. Le roi proclame que le vainqueur gagnera la main de Chimène.

Acte V – Don Rodrigue offre de se sacrifier par amour pour Chimène, mais elle l'engage à vaincre pour la mériter. / L'infante décide de ne plus espérer épouser Don Rodrigue, même s'il est digne d'elle : puisqu'elle l'a promis à Chimène, elle tiendra parole. / Chimène affirme qu'elle ne cédera pas même si Don Rodrigue vainc Don Sanche. / Apparaît Don Sanche que Chimène repousse. / Elle avoue au roi son amour pour Don Rodrigue ; le roi lui apprend que Don Rodrigue a vaincu. / Le roi donne la main de Chimène à Don Rodrigue, mais l'envoie guerroyer pour un certain temps sur les terres de Mores parce que Chimène résiste toujours.

Quelques remarques.

Tout est grand chez les héros de Corneille. Dans ses pièces, il est question de passion sans doute, mais presque autant de contrôle de la passion ; il est question de bonheur, mais autant sinon plus de devoir et de vertu. Pour le dire autrement, la passion dont on parle à chaque page est sans doute la passion amoureuse, mais

aussi la passion du devoir : il s'agit de tenir compte de l'une sans jamais abandonner la seconde, qui est en fin de compte plus importante. Elle est plus importante, entre autres, parce que sans elle on ne peut pas mériter la passion amoureuse de l'autre. À mon sens, l'Infante, Doña Urraque, est le personnage qui l'incarne le mieux cette tension : le fait que personne ne connaît sa passion pour Don Rodrigue indique que la contrainte qu'elle s'impose vient tout à fait d'elle, ou d'une intériorisation (comme on dit) des valeurs de sa société.

Or tout cela pointe vers le fait, incontournable selon moi, mais trop peu commenté à mon goût, qu'en plus de l'histoire amoureuse, il y a une intrigue politique. Pour le dire autrement et en tenant compte des distinctions et du vocabulaire technique de Corneille, cette tragi-comédie est bel et bien une tragédie, parce qu'il est question du pouvoir politique et de ses exigences et de ses drames. Ceci est sûr : si on ne tient pas compte de l'intrigue politique, on réduit le sens de la pièce. Pour le dire autrement, on ne peut pas comprendre l'histoire de Don Rodrigue, si on ne tient pas compte du nom qu'il reçoit : *Le Cid*, soit le prince, comme le disent les Mores, qui ont été vaincus par Don Rodrigue.

Le problème politique le plus important de Don Fernand, le roi espagnol, est celui de la lutte contre les Mores : ceux-ci le menacent et il s'est fait roi en les repoussant du territoire national. Or pour continuer sa tâche, pour lui donner une sorte de visibilité sociale, politique et militaire, il lui faut un bon général. Don Gomès est un bon général, mais un homme trop peu soumis : c'est un homme fier et énergique ; son énergie et sa fierté viennent ensemble. Sans doute, Don Fernand choisit-il Don Diègue comme pédagogue de son fils pour humilier, un peu, Don Gomès ; plus tard, il est irrité de voir que Don Gomès refuse de céder et de faire amende honorable

à Don Diègue, et donc à lui-même. Quand Don Gomès est tué, il se trouve à avoir réglé un problème (l'indiscipline de Don Gomès), mais il en a un autre (il lui faut un nouveau général). La victoire de Don Rodrigue règle son deuxième problème. Mieux encore, l'insoumission de Chimène lui permet de contrôler Don Rodrigue en lui promettant de lui donner la femme qu'il aime quand il aura vaincu les Mores qui restent encore à repousser en Afrique. Pour Don Fernand, Chimène est le moyen de contrôler celui qui remplace Don Gomès.

Comme si souvent dans les pièces de Corneille, il faut noter les passages du « vous » au « tu » et vice versa. Le roi et l'Infante n'entendent jamais les gens les tutoyer parce qu'ils sont trop élevés. Mais les gens ordinaires se vouvoient pour montrer leur respect les uns pour les autres, tandis qu'ils tutoient leurs serviteurs. Voilà pourquoi dans la troisième scène du premier acte, Don Gomès et Don Diègue se vouvoient comme entre gens honnêtes, mais se tutoient au moment crucial où il est question de vie et de mort, d'honneur et de déshonneur : ils sont des hommes et rien que des hommes qui s'affrontent, et les belles manières sont mises de côté. En revanche, dans la scène la plus intime entre Don Rodrigue et Chimène, les deux passent promptement au tutoiement parce qu'ils s'aiment et sont dans l'intimité. Cependant, dans la première scène du cinquième acte, Don Rodrigue vouvoie Chimène, alors qu'elle le tutoie : l'amour de Don Rodrigue en est un de soumission (et de distance) alors que Chimène essaie, peut-être, de se rapprocher de celui qu'elle aime et qu'elle ne peut accepter. (Il n'en reste pas moins que d'ordinaire la femme aimée peut tutoyer son amoureux, mais l'homme amoureux doit, du moins en public, la vouvoyer.)

L'amour de Chimène pour Rodrigue et de Rodrigue pour Chimène peut sembler pervers. Chimène en particulier

semble tordue : elle aime Don Rodrigue et pourtant s'impose, et lui impose, des contraintes folles que personne ne semble vouloir lui imposer. Cela la conduit à demander la mort de Don Rodrigue, mais a refusé qu'il se sacrifie purement et simplement, comme il l'offre. En revanche, il faut comprendre que l'amour naît des contraintes ou plus exactement du fait que l'autre se montre capable d'accomplir son devoir. Plus Chimène est fière et exigeante, plus elle est belle et attirante. Plus Don Rodrigue est fort et honnête, plus il est beau et attirant. En somme, on peut croire que c'est au moment où il s'offre en victime de la colère de Chimène qu'il la conquiert pour de bon ; et c'est à ce moment qu'elle exige de lui qu'il se batte comme un lion pour la mériter. Aussi dans ce contete, le personnage qui est le plus maltraité dans la pièce n'est pas Don Rodrigue, mais Don Sanche sans doute. C'est un pion dans un jeu d'échec sur une table amoureuse.

On peut être irrité par les pièces de Corneille comme *Le Cid*, qui proposent des conflits terribles qui ne trouvent pas de résolution : il n'y a pas de *happy end*, et s'il y en a un, c'est au prix de bien des conflits intérieurs qui ne semblent pas se résoudre. Une des vérités qui passent dans les pièces de Corneille est que les choses de la vie, même quand elles sont respectables, offrent deux côtés : celui qui plaît et celui qui déplaît, celui qui tient compte de nos désirs et celui qui impose un prix à payer. Sans doute, vivons-nous dans un monde moral et politique bien différent (démocratie, disparition de la morale de la contrainte, du réflexe du sacrifice), mais beaucoup de ce que Corneille fait sentir est encore conforme à notre expérience, et peut nous éclairer sur cette expérience ou du moins revivifier cette expérience pour que nous essayions de mieux la comprendre et en tenir compte dans nos décisions.

Dans la première scène de l'acte un, Elvire parle de la situation amoureuse de Chimène. Don Gomès donne son avis, mais passe tout de suite à la question qui l'intéresse vraiment : le pouvoir politique qui lui revient. « La valeur de son père, en son temps sans pareille, / Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille ; Ses rides sur son front ont gravé ses exploits, / Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois. / Je me promets du fils ce que j'ai vu du père ; / Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire. / Va l'en entretenir ; mais dans cet entretien / Cache mon sentiment et découvre le sien. / Je veux qu'à mon retour nous en parlions ensemble ; / L'heure à présent m'appelle au conseil qui s'assemble : / Le Roi doit à son fils choisir un gouverneur, / Ou plutôt m'élever à ce haut rang d'honneur ; / Ce que pour lui mon bras chaque jour exécute, / Me défend de penser qu'aucun me le dispute. » À mon sens, le problème de fond de la pièce est posé tout de suite. Mais ce problème de fond vient en bonne partie de l'ambition du père qui veut être obéi par sa fille, qui se croit supérieur à Don Diègue et qui veut être reconnu comme il le faut par le roi. Sans trop le dire, mais sans aucun doute, en le pensant, Don Gomès se croit indispensable au roi. Et comme le montre le fait qu'il ne parle jamais à sa fille, Don Gomès est un père bien froid. Le fait que Chimène ne se réfère jamais à sa mère, qui est sans doute morte, ne fait qu'ajouter à cette impression.

Dans la suivante, Chimène montre un côté qui me semble fort intéressant : elle est craintive, pessimiste, et les mots optimistes d'Elvire ne la calment pas. Sans doute, la pièce lui donne raison. Mais il me semble qu'on a là un trait de caractère. En tout cas, elle semble bien faible et bien indécise, et cela est d'autant plus apparent que son père est tout le contraire. Et si la fierté et l'assurance qu'elle affiche dans la suite de la pièce étaient *hérités* d'un père mort et devenu encore plus

tout-puissant en raison de sa mort ? Est-ce là de la pop-psycho kétaine ?

Dans la suivante, on apprend que doña Urraque est une femme bien triste : elle a tout fait pour que sa passion amoureuse pour Don Rodrigue ne soit pas satisfaite ; elle est princesse et en tant que telle elle ne peut pas aimer en bas lieu. « (L'Infante) Ma tristesse redouble à la tenir secrète. / Écoute, écoute enfin comme j'ai combattu, / Écoute quels assauts brave encor ma vertu. / L'amour est un tyran qui n'épargne personne : / Ce jeune cavalier, cet amant que je donne, / Je l'aime. (Léonor) Vous l'aimez ! (L'Infante) Mets la main sur mon cœur, / Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur, / Comme il le reconnaît. (Léonor) Pardonnez-moi, Madame, / Si je sors du respect pour blâmer cette flamme. / Une grande princesse à ce point s'oublier / Que d'admettre en son cœur un simple cavalier ! / Et que dirait le Roi ? que dirait la Castille ? / Vous souvient-il encor de qui vous êtes fille ? » Sans doute, cela est-il d'autant plus vrai que son père est un prince nouveau, que son pouvoir n'est pas solide et qu'il a bien besoin d'elle pour consolider son pouvoir. C'est tellement vrai que Léonor, sa gouvernante (j'aime bien ce titre) le sait et le lui dit. Pour le dire autrement, en devenant roi, le père de Doña Urraque lui impose un devoir politique dont elle ne veut pas, mais qu'elle reconnaît en toutes lettres, et auquel elle se soumet.

Or cette situation, politico-amoureuse, est l'occasion du premier conflit cornélien de la pièce. C'est celui qui est proprement politique. « Je souffre cependant un tourment incroyable : / Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable ; / Je travaille à le perdre, et le perds à regret ; / Et de là prend son cours mon déplaisir secret. / Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne / À pousser des soupirs pour ce que je dédaigne ; / Je sens

en deux partis mon esprit divisé : / Si mon courage est haut, mon cœur est embrasé ; / Cet hymen m'est fatal, je le crains, et souhaite : / Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite. / Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'appas, / Que je meurs s'il s'achève ou ne s'achève pas. » Quand Doña Urraque parle de gloire et l'oppose à l'amour, il faut bien voir que le fond de cette gloire et du devoir qui s'ensuit est la position politique qu'elle occupe. Car les autres conflits (ceux de Rodrigue et Chimène) sont au fond amoureux, avec sans doute une dimension morale. Pour le dire autrement, Rodrigue et Chimène sont plus ou moins manipulés par le roi Fernand à des fins politiques, mais c'est Doña Urraque qui se manipule pour des fins semblables.

Dans la suivante, le conflit, politique, entre Don Gomès et Don Diègue est clair. Mais il me semble qu'il y a une grande différence entre les deux lieutenants du roi, une différence qui ne tient pas à leur âge, ou du moins pas d'abord à leur âge. Don Diègue est un grand, mais un grand qui est fidèle et qui n'est pas tenté par la rébellion. Sans doute, cela fait de lui un bon monsieur qui n'essaierait pas de dominer le prince de Castille qu'il doit gouverner. Don Gomès, plus jeune, est surtout un homme plus énergique, et un homme qui a une âme portée à la rébellion. En plus de cela, il a une vision machiavélique de la vie politique. « À des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre ; / Et le nouvel éclat de votre dignité / Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité. / Exercez-la, Monsieur, et gouvernez le Prince : / Montrez-lui comme il faut régir une province, / Faire trembler partout les peuples sous sa loi, / Remplir les bons d'amour, et les méchants d'effroi. / Joignez à ces vertus celles d'un capitaine : / Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine, / Dans le métier de Mars se rendre sans égal, / Passer les jours entiers et les nuits à cheval, / Reposer tout armé, forcer une muraille, / Et ne devoir



qu'à soi le gain d'une bataille. / Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait, / Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet. » La colère de ce subordonné est magnifique pour fin de spectacle, mais elle est problématique sur le plan politique. Je comprends donc pourquoi le roi a choisi le vieux Don Diègue et pourquoi il ne voulait pas de Don Gomès ; voire je comprends comment ce *soufflet* royal peut être une sorte de test, que Don Gomès rate, et quand il soufflète Don Diègue, c'est le roi qu'il vise. Je remarque même que par une sorte de projection égotique, il s'imagine que Rodrigue pour maintenant désirer *monter* plus haut qu'un mariage avec la famille de Don Gomès. Il faut qu'il pense à la princesse Doña Urraque ; il faut qu'il imagine pour lui quelque chose de semblable.

La stichomythie qui suit montre encore et toujours qu'il y a ici conflit d'ambition, et que le roi, le choix du roi, et donc le pouvoir du roi est au centre de ce conflit. Certes, c'est magnifique, mais c'est politique.

Dans la suivante, le monologue de Don Diègue est lui aussi magnifique. « Comte, sois de mon prince à présent gouverneur : / Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur ; / Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne, / Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne. / Et toi, de mes exploits glorieux instrument, / Mais d'un corps tout de glace inutile ornement, / Fer, jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense, / M'as servi de parade, et non pas de défense, / Va, quitte désormais le dernier des humains, / Passe, pour me venger, en de meilleures mains. » Or il est clair que le déshonneur qu'il a subi est aussi une perte de pouvoir : il abandonne le poste que le roi lui a donné... Puis, il décide qu'il doit être vengé par son fils. Il ne peut plus tenir le fer dans sa main physique ; mais il se crée pour ainsi dire une nouvelle main et y met son épée. Cela veut

dire que Don Gomès doit mourir. Aussi suis-je de mauvaise foi quand je note que le vieillard cherche tout de suite à mettre son fils à son service ? Il me semble qu'avant Horace, avant Félix, on a ici un vieux qui utilise son pouvoir de *paterfamilias* pour assurer ou regagner son pouvoir politique menacé ou diminué.

Dans la suivante, Don Diègue délègue pour ainsi dire sa vengeance à son fils. C'est le dernier mot de la scène. Il faudrait tout citer : c'est une scène iconique. Et elle n'est qu'une parmi dix. Je suis sidéré de voir autant de morceaux se suivre les uns les autres presque sans répit. Sans doute, suis-je influencé par les avis de tous et par le fait que j'ai lu ces vers si souvent. Mais il me paraît facile d'imaginer le saisissement des spectateurs qui ont vu, les premiers, cette pièce et entendu, les premiers, ces vers. Un tremblement de terre... Qui sera suivi par un tsunami de pièces cornéliennes.

Par ailleurs, en raison des mots mêmes que choisit Corneille, il me semble clair que Don Diègue est en train de prendre le contrôle de son fils : il lui donne son épée, mais il en fait son bras, soit une sorte d'extension ou d'appendice de lui. Il y a là quelque chose de grand, mais quand on pense à l'arrière-plan politique, aux ambitieux vieux qui agissent (le roi, ses deux lieutenants) et aux conséquences de leurs gestes, on voit que Rodrigue est pour ainsi dire pris dans un engrenage, ou pour parler comme on le fait aujourd'hui, par des pièges systémiques. C'est pour moi au moins aussi intéressant que ce qui frappe la plupart des spectateurs, soit la dimension amoureuse de la pièce. En somme, de cette tragi-comédie, je vois autant le côté violent tragédie/vie politique/amour-propre agressif que le côté doux comédie/vie privée/sentiments tendres. Sans cela, les vers méchants qu'on connaît sont presque justifiés. « Le palais de Gormaz, comte et gobernador / Est en deuil :

pour jamais dort couché sous la pierre / L'hidalgo dont le sang a rougi la rapière / De Rodrigue appelé le Cid Campeador. / Le soir tombe. Invoquant les deux saints Paul et Pierre, / Chimène, en voiles noirs, s'accoude au mirador / Et ses yeux dont les pleurs ont brûlé la paupière / Regardent, sans rien voir, mourir le soleil d'or... / Mais un éclair, soudain, fulgure en sa prunelle : / Sur la *plazza* Rodrigue est debout devant elle ! / Impassible et hautain drapé dans sa *capa* / Le héros meurtrier à pas lents se promène / "Dieu !" soupire à part soi la plaintive Chimène / "Qu'il est joli garçon l'assassin de Papa !" La tragédie dépend de la politique.

Dans la dernière scène de l'acte un, on a droit à encore un autre monologue puissant dont Corneille à le secret. Les stances sont un passage obligé d'un drame cornélien. Et surtout on a là peut-être le premier d'une série de monologues qui représentent ce qu'on a appelé le dilemme cornélien. « Père, maîtresse, honneur, amour / Noble et dure contrainte, aimable tyrannie, / Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie. / L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour. / Cher et cruel espoir d'une âme généreuse, / Mais ensemble amoureuse, / Digne ennemi de mon plus grand bonheur, / Fer qui causes ma peine / M'es-tu donné pour venger mon honneur ? / M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ? » Il va presque de soi que cette situation se construit et se dit sur la binarité et les oppositions isométriques. Mais il faut saisir que ledit dilemme à plusieurs permutations. Ici, Rodrigue hésite entre le devoir (élevé) et la passion (basse), mais les deux se trouvent pour ainsi dire dans le domaine de la vie privée, de la famille, et donc à la limite cela appartient à la comédie. Ce sera bien autre chose quand le dilemme sera celui de Doña Urraque : en tant que princesse prise entre sa position politique et sa passion amoureuse, l'Infante appartient à la tragédie.

Dans la première scène de l'acte deux, le refus de Don Gomès est sans doute l'effet de son orgueil et de sa vivacité émotive : il admet au début de la scène qu'il a le sang chaud. Mais il faut bien voir que le fond du problème, du moins du point de vue du roi, est que ce lieutenant se croit indispensable et qu'il se révolte. « (Don Arrias) Le Roi vous aime encore ; apaisez son courroux. / Il a dit : "Je le veux ;" désobéirez-vous ? / (Le Comte) Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime, / Désobéir un peu n'est pas un si grand crime ; / Et quelque grand qu'il soit, mes services présents / Pour le faire abolir sont plus que suffisants. / (Don Arias) Quoi qu'on fasse d'illustre et de considérable, / Jamais à son sujet un roi n'est redevable. / Vous vous flattez beaucoup, et vous devez savoir / Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir. / Vous vous perdrez, Monsieur, sur cette confiance. / (Le Comte) Je ne vous en croirai qu'après l'expérience. / (Don Arias) Vous devez redouter la puissance d'un roi. / (Le Comte) Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi. / Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice, / Tout l'État périra, s'il faut que je périsse. » C'est clair, aussi clair que le « monsieur » qu'on entend deux fois et dont on entend le ton avec lequel il est dit ; même s'il dit vrai, Don Gomès ne peut pas le dire, et surtout il ne peut pas le dire de façon aussi claire dans une instance où le pouvoir du roi est en jeu. On est ici bien au-delà d'une question de mœurs privées ou de défauts personnels. Don Gomès dit qu'il croit l'expérience et non les mots du roi ou de son porte-parole ; c'est lui qui décide ce qui est un crime, et non le roi ; en somme, il sait que le roi veut ceci, et lui veut le contraire, et il fera à sa tête. Tout est en place pour une punition exemplaire, mais l'acte de Rodrigue changera la donne en agissant à la place du roi, et il faudra que le roi agisse, car le cas est public et scandaleux sur deux plans au moins.

Dans la suivante, le tutoiement entre ces deux hommes est magnifique, et la scène, une autre, est encore une fois iconique avec des répliques assassines et inoubliables, entre autres chez l'inimitable Don Gomès. Je me répète sans doute, mais ce sont les mots d'un homme qui est pour ainsi dire assis dans le pouvoir, ou qui vit sa vie en tant qu'homme de pouvoir : il est inimaginable pour lui qu'il cède quoi que ce soit à qui que ce soit, et surtout pas à ce blanc-bec. « Je sais ta passion, et suis ravi de voir / Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir ; / Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime ; / Que ta haute vertu répond à mon estime ; / Et que voulant pour gendre un cavalier parfait, / Je ne me trompais point au choix que j'avais fait ; / Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse ; / J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse. / Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ; / Dispense ma valeur d'un combat inégal ; / Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire : / À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. / On te croirait toujours abattu sans effort ; / Et j'aurais seulement le regret de ta mort. » Pour le moment, et me semble-t-il jusqu'à la fin de la pièce, Rodrigue paraît un homme humble, soumis à d'autres pulsions que celle de la gloire ou de l'orgueil. Pour le dire autrement, il me semble qu'un bon soldat de la trempe de Rodrigue est préférable à un quasi-Matamore, un Matamore efficace, comme Don Gomès : le roi aura gagné quand Rodrigue aura remplacé Don Gomès. Mais quand il agira (sous l'impulsion de son père) sans avertir le roi, il est impossible que le roi ne soit pas troublé encore une fois.

Dans la suivante, encore une fois, on voit le côté faible ou craintif de Chimène ; en raison de son ingénuité qui ne cache rien, cela est tout à fait clair. Par opposition, le caractère de Doña Urraque est pour ainsi dire plus

sombre, ou plus calculateur, sans aucun doute plus cachottier. « (L'Infante) Chimène a l'âme haute, et quoique intéressée, / Elle ne peut souffrir une basse pensée ; / Mais si jusques au jour de l'accommodement / Je fais mon prisonnier de ce parfait amant, / Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage, / Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage ? / (Chimène) Ah ! Madame, en ce cas je n'ai plus de souci. » On devine tout de suite que les intentions de l'Infante ne sont pas tout à fait généreuses : elle a l'occasion rêvée de se payer une visite (forcée) de Rodrigue et même elle prétend, et d'abord à elle-même, que c'est pour faire plaisir à Chimène. Sans parler du raisonnement politique qu'elle a peut-être dans le cœur (il faut empêcher Rodrigue de se mettre à dos son père), Doña Urraque veut sauver le jeune homme moins pour plaire à son amie que pour se plaire à elle. En somme, je suggère qu'il y a ici quelque chose de l'atmosphère des comédies amoureuses de Corneille où les amies se mentent par rivalité sexuelle.

Dans la suivante, on apprend qu'il y aura duel entre les deux hommes. Est-ce un hasard si Chimène montre de l'émotion, mais l'émotion de la crainte, alors que l'Infante se tait. En somme, une des femmes est émotion et, comme elle le dit en sortant, promptitude, alors que l'autre est bien plus secrète. Or ce secret qui se révèle tout de suite après, mais quand Chimène n'est plus là.

Dans la suivante, il faut bien voir que quand l'Infante cède à l'amour, elle peut donner une raison politique. « Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat, / Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat, / Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte. / Que ne fera-t-il point, s'il peut vaincre le Comte ? / J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits / Les royaumes entiers tomberont sous ses lois ; / Et mon amour flatteur déjà me persuade / Que je le vois assis au trône de Grenade, / Les Mores

subjugués trembler en l'adorant, / L'Aragon recevoir ce nouveau conquérant, / Le Portugal se rendre, et ses nobles journées / Porter delà les mers ses hautes destinées, / Du sang des Africains arroser ses lauriers : / Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers, / Je l'attends de Rodrigue après cette victoire. / Et fais de son amour un sujet de ma gloire.» Sans doute, elle commence en prétendant qu'elle craint de se mentir, mais elle raisonne, et elle raisonne en femme de pouvoir : elle refusait Rodrigue malgré ce que lui disait son cœur parce qu'elle est princesse ; mais s'il est plus qu'il n'était, s'il est devenu le remplaçant de l'irremplaçable Don Gomès, son amour peut même devenir un gage de fidélité pour contrôler le nouveau champion. Pour le dire autrement, l'amour de Chimène n' imagine pas le même Rodrigue, et cette femme craintive ne rêve pas des mêmes choses que la femme de pouvoir qu'est Doña Urraque. Je note que son projet de conquête est le même que proposera son père à la fin de la pièce.

Dans la suivante, la colère du roi est... une colère de roi : il veut punir Don Gomès parce qu'il a insulté Don Diègue, mais surtout parce qu'il s'est montré désobéissant. « Il offense Don Diègue, et méprise son roi ! / Au milieu de ma cour il me donne la loi ! / Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine, / Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine. / Fût-il la valeur même, et le dieu des combats, / Il verra ce que c'est que de n'obéir pas. / Quoi qu'ait pu mériter une telle insolence, / Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence ; / Mais puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'hui, / Soit qu'il résiste ou non, vous assurer de lui. » Il me paraît clair que le sort de Don Gomès était déjà fixé : il serait emprisonné ou mis à mort pour trahison. Aussi quand il apprend le résultat du duel, le roi aura un nouveau problème politique : il n'aura pas fait acte de justice ; il faudra donc qu'il fasse acte de justice, mais d'un

nouveau type. Pour le dire comme lui, il doit toujours agir en roi, et il a été attaqué plus ou moins ouvertement par Don Gomès. Et il se tourne tout de suite vers une autre question politique, vers la question militaire de l'approche des Mores. C'est par après qu'il apprend que Don Gomès est mort. « Quelque juste pourtant que puisse être sa peine, / Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine. / Après un long service à mon État rendu, / Après son sang pour moi mille fois répandu, / À quelques sentiments que son orgueil m'oblige, / Sa perte m'affaiblit, et son trépas m'afflige. » Or cela doit être mis ensemble : le roi se trouve sans lieutenant, du moins à court terme ; il doit avoir en tête une question, une question politique et militaire : « Qui peut remplacer l'irremplaçable Don Gomès ? » C'est la parfaite introduction pour la demande de Chimène... Corneille est un génie.

Dans la dernière scène de l'acte deux, Chimène et Don Diègue s'affrontent à coups de pointes, comme Corneille sait si bien les faire, tout en protestant qu'il n'aime pas le genre. Je tiens à signaler qu'après ou par-dessus cet affrontement, le roi se montre royal. Il ne gère pas l'amour entre les deux jeunes : son statut fait de lui un juge, un homme de loi : il gère une cour de justice, il écoute les deux partis comme un juge, il distribue la parole. D'ailleurs, Chimène proteste d'abord et avant tout que le roi est affaibli par la perte de son soldat le plus habile. « Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance / Règne devant vos yeux une telle licence ; / Que les plus valeureux, avec impunité, / Soient exposés aux coups de la témérité ; / Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire, / Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire. / Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir / Éteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir. / Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance, / Plus pour votre intérêt que pour mon



allégeance. / Vous perdez en la mort d'un homme de son rang : / Vengez-la par une autre, et le sang par le sang. / Immolez, non à moi, mais à votre couronne, / Mais à votre grandeur, mais à votre personne ; / Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'État / Tout ce qu'enorgueillit un si haut attentat. » Puis, elle s'adresse à lui comme maître de la justice, mais aussi comme chef de l'État. Au fond, elle s'adresse à lui comme il veut l'entendre ; c'est habile. (Elle l'appelle « sire » sept ou huit fois ; elle parle de justice et de l'État, et non l'Espagne, ou la patrie, ou son territoire héréditaire, État dont le roi est l'incarnation.) Pour la première fois, dirai-je, elle m'impressionne et se montre autrement qu'une jeune femme faible et craintive. C'est comme si une fois son père mort, elle acquiert de lui quelque chose de sa grandeur, de sa vigueur et de son vocabulaire.

Dans la première scène de l'acte trois, Corneille se montre un maître dramaturge, entre autres, et il serait le premier à en être fier, si on tient compte des anecdotes de ses comédies, entre autres donc par les surprises qu'il provoque. Ça me rappelle un principe de Feydeau : « J'imagine deux personnages qui ne doivent pas se rencontrer et interagir et ensuite je les mets dans la même pièce. » Enfin, ce n'est pas mot à mot, loin de là, mais c'en est l'esprit.

En tout cas, chez Corneille, il y a quelque chose de cette gageure à la manière de Feydeau à représenter l'assassin de Don Gomès dans la maison de ce dernier, et même dans la chambre de sa fille vierge. « (Elvire) Mais chercher ton asile en la maison du mort ! / Jamais un meurtrier en fit-il son refuge ? / (Don Rodrigue) Jamais un meurtrier s'offrit-il à son juge / Ne me regarde plus d'un visage étonné ; / Je cherche le trépas après l'avoir donné. / Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène : / Je mérite la mort de mériter sa haine, / Et

j'en viens recevoir, comme un bien souverain, / Et l'arrêt de sa bouche, et le coup de sa main. » Mais je trouve que cette scène et cette mise en scène placent le spectateur (et d'abord les personnages) dans un monde qui est hors du monde politique, sur le plan physique, mais aussi, mais surtout sur le plan psychologique. Mieux, Rodrigue se cache du pouvoir et du public et donc du roi, et bientôt Chimène lui rappellera qu'il y a là une transgression qui est impardonnable.

Dans la suivante, Corneille augmente la surprise en faisant que Rodrigue se cache dans cette cachette folle qu'est la chambre de la fille de Don Gomès ; mais en raison de ce geste de comédie amoureuse, il peut alors mieux entendre le dialogue entre la femme qu'il aime et un homme qui s'offre en rival. « (Chimène) J'offenserais le Roi, qui m'a promis justice. / (Don Sanche) Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur, / Qu'assez souvent le crime échappe à sa longueur ; / Son cours lent et douteux fait trop perdre de larmes. / Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes. / La voie en est plus sûre, et plus prompte à punir. / (Chimène) C'est le dernier remède ; et s'il y faut venir, / Et que de mes malheurs cette pitié vous dure, / Vous serez libre alors de venger mon injure. » En parlant à Don Sanche, et sans savoir que Rodrigue l'entend, je ne peux m'empêcher de penser que Chimène ment sur deux plans au moins : elle utilise Don Sanche qui l'aime, mais qu'elle n'aime pas ; elle prétend que dans son analyse de la situation, elle s'appuie sur le pouvoir politique. Au mieux, le pouvoir politique est une réalité hors de son monde et de son cadre de référence ; c'est un instrument, et non une réalité existentielle. Et elle le prouve hors de tout doute dès la scène suivante, quand, croit-elle, elle parle seule à seule avec Elvire.

Je tiens à ajouter que Don Sanche est lui aussi un hors la loi et au fond un critique de la loi. Sa loi, même s'il ne le dit pas, est l'amour qu'il ressent pour Chimène et il ne compte pas sur les lois de l'État et donc le pouvoir du roi. Ce qui veut dire que comme dans les comédies précédentes de Corneille, le monde de l'amour est celui de non-dit, voire de mensonge. Si ce ne sont pas des mensonges aux autres (lire : si Don Sanche est sincère), ce sont des mensonges à soi. Mais la mise en scène de Corneille dévoile les mensonges, qu'il soit d'un type ou de l'autre, ou des deux à la fois.

Dans la suivante, cette scène est l'équivalent de la scène des stances de Rodrigue. Même si Chimène parle à Elvire, elle se parle à elle-même. On pourrait dire qu'elle peut se dire la vérité parce qu'elle est obligée de s'expliquer à Elvire, qui dit des choses qu'elle ne peut pas laisser dire. On peut même soupçonner qu'Elvire, qui sait que Rodrigue écoute, oblige Chimène à dire tout haut, et donc pour l'amant de sa maîtresse, ce qu'elle sait déjà. « C'est peu de dire aimer, Elvire : je l'adore ; / Ma passion s'oppose à mon ressentiment ; / Dedans mon ennemi je trouve mon amant ; / Et je sens qu'en dépit de toute ma colère, / Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père : / Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend, / Tantôt fort, tantôt faible, et tantôt triomphant ; / Mais en ce dur combat de colère et de flamme, / Il déchire mon cœur sans partager mon âme ; / Et quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir, / Je ne consulte point pour suivre mon devoir : / Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige. / Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige ; / Mon cœur prend son parti ; mais malgré son effort, / Je sais ce que je suis, et que mon père est mort. » Or encore une fois, dans le discours de Chimène, il n'est pas question de politique. Ce qui rend les remarques précédentes qui y faisaient référence, adressées à Don Sanche cependant, plus que

problématiques encore. Et s'il est question de devoir pour Chimène, c'est celui d'une fille qui se sacrifie à son père, mort, comme Rodrigue se sacrifie au devoir dû à son père, vivant. Et s'il est question de pouvoir, c'est celui de l'amour. Et s'il est question de lutte, c'est une lutte psychologique sur un terrain caché au pouvoir politique et sans les armes militaires en main. C'est une nouvelle figure du dilemme cornélien sans aucun doute. Certes, on n'a pas droit à un monologue comme tantôt (les stances de Rodrigue) et comme bientôt (les stances de Doña Urrique), mais la situation de Chimène, qui chez elle seule, croit-elle, et devant Elvire, fait que c'est presque un monologue et tout aussi éloquent.

Dans la suivante, quand Rodrigue sort de sa cachette et se livre à Chimène, il y a sans doute un geste de soumission pour ainsi dire physique du héros à l'héroïne, et donc une scène typique de la comédie amoureuse. « Ce n'est pas qu'en effet contre mon père et moi / Ma flamme assez longtemps n'ait combattu pour toi ; / Juge de son pouvoir : dans une telle offense / J'ai pu délibérer si j'en prendrais vengeance. / Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront, / J'ai pensé qu'à son tour mon bras était trop prompt ; / Je me suis accusé de trop de violence ; / Et ta beauté sans doute emportait la balance, / À moins que d'opposer à tes plus forts appas / Qu'un homme sans honneur ne te méritait pas ; / Que malgré cette part que j'avais en ton âme, / Qui m'aima généreux me haïrait infâme ; / Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix, / C'était m'en rendre indigne et diffamer ton choix. / Je te le dis encore ; et quoique j'en soupire, / Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire : / Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter / Pour effacer ma honte, et pour te mériter. » Mais il y a aussi la soumission pour ainsi dire intellectuelle : il est clair que toute prétention militaire ou politique a été balayée pour ce soldat. Il n'est pas question de justice, de roi et de

politique. Rodrigue, le soldat, le fils de Don Diègue, ce monstre d'ambition (un faible sans doute, ou un vieux, mais qui ne veut rien céder de son statut d'autrefois), se place sur le terrain de Chimène et de la famille et du devoir de piété. Ce que Chimène confirme tout de suite après.

Et cela prend fin avec les vers que tous connaissent, une sorte de stichomythie amoureuse qui dit l'entente souffrante, et non l'affrontement ambitieux ou irrité...  
« (Don Rodrigue) Ô miracle d'amour ! (Chimène) Ô comble de misères ! / (Don Rodrigue) Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères ! / (Chimène) Rodrigue, qui l'eût cru ? (Don Rodrigue) Chimène, qui l'eût dit ? / (Chimène) Que notre heur fût si proche et sitôt se perdît ? / (Don Rodrigue) Et que si près du port, contre toute apparence, / Un orage si prompt brisât notre espérance ? / (Chimène) Ah ! mortelles douleurs ! (Don Rodrigue) Ah ! regrets superflus ! / (Chimène) Va-t'en, encore un coup, je ne t'écoute plus. » Mais je note qu'en plein milieu, Rodrigue signale qu'ils se sacrifient l'un et l'autre à leurs pères. Et je note, et renote, qu'il n'est pas question de devoir politique, ni pour l'un ni pour l'autre. En somme, Rodrigue ne vit pas selon les règles de son père (et de Don Ferdinand et de Doña Urraque) ; il fait ce qu'il fait par devoir, par la force d'un sentiment qui agit sur assez pour le faire faire ce que son père exige, mais pas assez pour vouloir vivre.

Dans la suivante, la scène présente une sorte de dilemme cornélien égoïste : Don Diègue cherche Rodrigue, mais ne le trouve pas. Il y a à mon sens quelque chose de comique dans cette scène. Mais je ne connais personne qui le signale. J'en conclus évidemment que je vois clair et que les autres sont aveuglés par le pouvoir de Corneille, auteur de comédies amoureuses.

Dans la dernière scène de l'acte trois, le vieux Don Diègue revient sur scène pour dominer encore une fois son fils. « Mais d'un cœur magnanime éloigne ces faiblesses ; / Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses ! / L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir. / (Don Rodrigue) Ah ! que me dites-vous ? / (Don Diègue) Ce que tu dois savoir. » Rodrigue s'est soumis à Chimène ; il fallait bien que le vieux reprenne son pouvoir sur son fils. Fidèle à lui-même, Don Diègue se sert de son fils pour accomplir des actes dont il est incapable. Mais, comme le montrent les vers qui suivent, il agit sans l'aval du roi : au fond, il ressemble à Don Gomès qui agit en lieutenant peu obéissant, et en père tout-puissant qui utilise son enfant pour avancer ou confirmer son statut. Au fond, Don Diègue lui aussi (son ambition, son orgueil, son activité passive) constitue un problème pour le roi : il faudra que le roi coupe le lien entre le fils et le père et attache le fils directement au roi. On devine comment il le fera, soit en utilisant celle qu'il appelle plusieurs fois « ma fille », maintenant que Don Gomès est mort. En somme, Don Fernand manipule Chimène ou l'utilise comme feu Don Gomès le faisait. Pour ce qui est de manipuler sa propre fille, Doña Urrique, je dirais (et je sais que j'emploie un langage de pop-psycho) qu'elle a tellement *internalisé* l'image de son père et accepté ce surmoi qu'elle se manipule elle-même : il n'a rien à faire. En tout cas, je note qu'il n'y a aucune scène où le roi et la princesse se parlent.

Au fond, et je reprends et complète ce que je disais, Don Diègue pour ainsi dire répète ici ce qu'il a dit au roi dans la dernière scène de l'acte deux : Don Rodrigue peut remplacer Don Gomès. L'affirmation et la décision qu'il prend et qu'il impose à son fils sont toutes les deux tout à fait politiques. Or, il me semble, comme je le dis, qu'on pourrait accuser le vieux Don Diègue d'usurper l'autorité

du roi ; et on aurait raison, parce qu'on serait d'accord avec moi. Sans doute, mais je vois aussi en lui un homme, un père, qui utilise son fils. (Rodrigue l'a dit dans la scène quatrième.) Sans doute, on pourrait dire qu'il se soucie de la grandeur et de la réputation de son fils. Mais quelque chose dans sa façon de parler et d'agir rend cette explication trop naïve. Et je crois que la phrase si admirable de la fin de l'acte trois, celle que tous citent, peut servir de preuve que ce sentiment a quelque fondement. « Viens, suis-moi, va combattre, et montrer à ton roi / Que ce qu'il perd au Comte il le recouvre en toi. » Le « suis-moi » et le « va combattre » sont terribles. On parle souvent de la tyrannie politique, mais il me semble qu'ici il y a tyrannie paternelle. (D'ailleurs, c'est la même chose pour Chimène, avec le poids supplémentaire de la tyrannie qu'exerce un fantôme dont on ne peut plus, ou dont on ne veut plus, voire les défauts.)

Dans la première scène de l'acte quatre, Elvire décrit les résultats de l'action militaire décrite dans la scène précédente. « (Chimène) De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges ? / (Elvire) Du peuple, qui partout fait sonner ses louanges, / Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur, / Son ange tutélaire, et son libérateur. / (Chimène) Et le Roi, de quel œil voit-il tant de vaillance ? / (Elvire) Rodrigue n'ose encor paraître en sa présence ; / Mais don Diègue ravi lui présente enchaînés, / Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés, / Et demande pour grâce à ce généreux prince / Qu'il daigne voir la main qui sauve la province. » On voit bien comment Chimène les reçoit, même si elle ne dit pas grand-chose du moins au début : c'est la mort de Rodrigue qui l'a inquiétée, et c'est son devoir de fille de Don Gomès qui l'occupe. Mais ces vers montrent sans l'ombre d'un doute ce que j'appellerais les tractations de Don Diègue. Pour le dire autrement, on comprend bien que Rodrigue

ne peut pas paraître devant le roi ; mais on voit tout autant comment Don Diègue pour ainsi dire porte sur sa tête les lauriers de son fils. Le mot lauriers appartient au monde politique : il n'y a pas de lauriers d'amoureux, même si un amoureux peut en porter. Et ainsi je touche à l'amour bizarre de Don Sanche qui s'imagine qu'il peut gagner Chimène en tuant Rodrigue, qu'elle ne veut pas aimer, malgré elle, parce qu'il a tué son père.

Dans la suivante, il y a une rencontre entre les deux femmes qui aiment Rodrigue. Je crois qu'il faut supposer que Chimène ne sait pas ce qui se passe dans le cœur de femme de Doña Urraque. Ce qui est sûr, l'Infante ne parle qu'en femme qui habite le monde politique. « Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui. / Rodrigue maintenant est notre unique appui, / L'espérance et l'amour d'un peuple qui l'adore, / Le soutien de Castille, et la terreur du More. / Le Roi même est d'accord de cette vérité, / Que ton père en lui seul se voit ressuscité ; / Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique, / Tu poursuis en sa mort la ruine publique. / Quoi ! pour venger un père est-il jamais permis / De livrer sa patrie aux mains des ennemis ? / Contre nous ta poursuite est-elle légitime, / Et pour être punis avons-nous part au crime. » J'aime bien que l'Infante emploie le *nous* qui fait d'elle l'incarnation de l'État et du peuple. En somme, l'Infante parle encore en princesse, et en défendant Rodrigue et en demandant que Chimène ne le poursuive pas, elle donne des raisons politiques, et seulement politiques. Mais on ne peut pas ne pas penser qu'elle a d'autres raisons, des raisons personnelles pour parler ainsi. Et donc, on ne peut pas ne pas penser qu'on est dans une sorte de position typique des comédies amoureuses de Corneille, où deux femmes, voire deux amies, se parlent tout en se mentant ou du moins en cachant leur sentiment amoureux. Voilà pourquoi la scène où l'Infante, à la fin de la pièce, révèle le fond de



son cœur et où elle surprend le spectateur (et le lecteur) est si importante. Un autre dilemme cornélien ? Sans aucun doute, mais qui surprend aussi, me semble-t-il, et qui est préparé par cette scène-ci.

Dans la suivante, pour ainsi dire retardée par la scène précédente, comme dans un film, Rodrigue victorieux rencontre son roi. Les mots politiques, *roi*, *seigneur*, et d'abord *Cid*, sont partout. « Mais deux rois tes captifs feront ta récompense. / Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence : / Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur, / Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur. / Sois désormais le Cid : qu'à ce grand nom tout cède ; / Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède, / Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois / Et ce que tu me vaux, et ce que je te dois. » Pour moi, ce passage est important, non pas, ou non seulement parce qu'il explique le titre, mais parce qu'il indique que le titre met la dimension politique en lumière. Je note aussi que le roi, bien habile, concède à Don Rodrigue, et donc par le pouvoir politique qui est le sien, un titre qu'a reçu reçu son lieutenant par le pouvoir des armes et par la déclaration de deux *autres* rois. J'appellerais cela la première récupération politique (et royale) de l'initiative de Don Diègue, de la force de Rodrigue et de la soumission de ses adversaires mores. Car, pour ne parler que du premier, Rodrigue est le bras, mais son père est la tête et le cœur et la volonté de son fils. Voilà pourquoi je trouve presque comiques les vers magnifiques de Rodrigue, quand il décrit son action militaire. Je note que les derniers mots de la scène, prononcés par Rodrigue, sont « pour votre service », et ils sont interrompus par l'arrivée de Chimène. On dirait que c'est arrangé avec le gars des vues, comme on dit.

Dans la suivante, quand le roi crée une fiction pour piéger Chimène, je crois qu'on peut imaginer qu'il agit

plus en roi qu'en homme. Il ne veut pas que la demande de Chimène dérange l'acte politique qu'il vient de poser : tout lui indique que Rodrigue lui sera soumis, et il sait que Rodrigue est un excellent instrument ; en tant que roi donc, il doit empêcher que Chimène fasse une demande qui est en principe légitime. Il y a là un mensonge, et un mensonge à fin politique. Mais n'y en a-t-il pas tout autant une juste avant, dans la scène précédente, quand il a attribué à Rodrigue le nom que les Mores lui ont donné ? Le roi espagnol prétend que le vainqueur est le vainqueur non pas parce que les vaincus l'ont reconnu, mais parce que celui qui domine le vainqueur le lui concède, gracieusement. Ça aussi, c'est du théâtre.

Dans la dernière scène de l'acte quatre, s'il y a mensonge et tromperie de la part du roi (quelle que soit sa raison de faire ainsi), si Don Diègue est prompt à faire plaisir au roi en reconnaissant l'habileté de sa ruse, il est clair que Chimène ruse elle aussi : elle ment, et elle joue un rôle. « Eh bien ! Sire, ajoutez ce comble à mon malheur, / Nommez ma pâmoison l'effet de ma douleur : / Un juste déplaisir à ce point m'a réduite. / Son trépas dérobait sa tête à ma poursuite ; / S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays, / Ma vengeance est perdue et mes desseins trahis : / Une si belle fin m'est trop injurieuse. » Car il me semble clair, comme à tous les personnages, que Chimène ment quand elle explique son émotion. Mais j'en tire la conclusion que toute la suite de son discours est fausse aussi. Au fond, Chimène parle la langue de la politique. Mais il me semble qu'elle n'y croit pas. C'est comme si une Française parlait anglais pour se faire comprendre, mais qu'elle parlait quand même français avant, pendant et après qu'elle parle anglais pour les autres. Je tiens à cette explication parce que pour moi la pièce n'est pas seulement un récit politique qui dédouble un récit amoureux, une tragi-

comédie, mais elle est aussi un récit où il y a à proprement parler une sorte de tension entre le niveau privé et le niveau politique : prétendre que l'un ou l'autre niveau domine l'autre sans plus, c'est rater la pièce et les tensions profondes des personnages. Pour le dire autrement, Doña Urraque est à la fois une princesse qui est tendue entre son rôle de princesse et sa vie de femme (et d'amoureuse de Rodrigue), tout comme Chimène est tendue entre son rôle de fille de Don Gomès et son amour pour Rodrigue. Certes, les deux femmes vivent cette tension différemment, et il me semble que l'Infante est toujours, et jusqu'à la fin, une femme fière et ambitieuse et qui est ce qu'elle paraît être.

En tout cas, je crois qu'à la fin, le roi est assez irrité. Il ne réussit pas à se défaire de cette teigne qu'est la pauvre Chimène, sa fille, et donc sa fille désobéissante. (Ce que Doña Urraque n'est pas du tout.) Aussi, la victoire de Rodrigue sur Don Sanche lui donnera une occasion de l'utiliser contre elle-même. Sans aucun doute, la défaite du Cid aurait été un mal politique qu'il voudrait éviter, mais je crois qu'il met tout en place, soit pour punir Chimène, soit pour récompenser Rodrigue. Mais il y a une surprise qui l'attend (Rodrigue gagne, mais ne tue pas Don Sanche), et il saura en tirer un avantage plus grand encore : la soumission de Chimène et l'instrumentalisation complète et définitive de Rodrigue.

Dans la première scène de l'acte cinq, Corneille répète l'audace de la scène d'affrontement entre Rodrigue et Chimène. « Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas, / Ta vie et ton honneur sont de faibles appas, / Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche, / Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche ; / Combats pour m'affranchir d'une condition / Qui me donne à l'objet de mon aversion. / Te dirai-je encor plus ? va, songe à ta défense, / Pour forcer mon devoir, pour

m'imposer silence ; / Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris, / Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix. / Adieu : ce mot lâché me fait rougir de honte. / (Don Rodrigue) Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte ? » Le paradoxe est total : Chimène ne veut pas de ce que Rodrigue lui offre, sa vie, parce qu'elle l'aime, et elle veut qu'il soit vainqueur au moment même où elle veut qu'il soit vaincu. Et Rodrigue reçoit de Chimène l'inspiration pour vaincre celui devant lequel il voulait tomber comme victime. Je prends le temps pour signaler que le pauvre Don Sanche est une marionnette ridicule nécessaire à ce spectacle que se donnent Rodrigue et Chimène, et dont jouissent le spectateur et le lecteur.

Dans la suivante, Doña Urraque raisonne une dernière fois sur sa situation. Dans un premier temps, elle reconnaît que Rodrigue est digne d'elle. « Mais c'est trop de scrupule, et ma raison s'étonne / Du mépris d'un si digne choix : / Bien qu'aux monarques seuls ma naissance me donne, / Rodrigue, avec honneur je vivrai sous tes lois. / Après avoir vaincu deux rois, / Pourrais-tu manquer de couronne ? / Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner / Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois régner ? / Il est digne de moi, mais il est à Chimène ; / Le don que j'en ai fait me nuit. / Entre eux la mort d'un père a si peu mis de haine, / Que le devoir du sang à regret le poursuit : / Ainsi n'espérons aucun fruit / De son crime, ni de ma peine, / Puisque pour me punir le destin a permis / Que l'amour dure même entre deux ennemis. » Et soudain, contre cette conclusion, elle décide tout autrement : elle prétend que parce qu'elle a accordé Rodrigue à Chimène par une sorte de décision princière, elle doit respecter cette décision. J'entends ce qu'elle dit, mais il me semble qu'il y a jusqu'à un certain point un choix existentiel : Doña Urraque n'est plus une princesse qui refuse un sujet, elle est une femme qui

refuse d'être seconde dans le cœur d'un homme. Cela me rappelle des scènes des comédies amoureuses précédentes de Corneille. En tout cas, le raisonnement politique est abandonné et un autre raisonnement fier, de femme amoureuse, le remplace.

Dans la suivante, comme pour rendre claire la décision de Doña Urrique, femme et non-princesse, Léonor entretient encore le raisonnement politique devant elle contre la femme amoureuse. « À quoi me résoudrai-je, amante infortunée ? / (Léonor) À vous mieux souvenir de qui vous êtes née : / Le ciel vous doit un roi, vous aimez un sujet ! / (L'Infante) Mon inclination a bien changé d'objet. / Je n'aime plus Rodrigue, un simple gentilhomme ; / Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme : / Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits, / C'est le valeureux Cid, le maître de deux rois. / Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme, / Mais pour ne troubler pas une si belle flamme ; / Et quand pour m'obliger on l'aurait couronné, / Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné. / Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine, / Allons encore un coup le donner à Chimène. / Et toi, qui vois les traits dont mon cœur est percé, / Viens me voir achever comme j'ai commencé. » En somme, l'Infante répète ce qu'elle a dit dans la scène précédente quand elle se parlait à elle-même. Et je tiens à le souligner parce que si son père gagne sur le plan politique et affirme pour ainsi dire la supériorité de ce plan, qui est le sien, sa fille le laisse gagner et accepte son pouvoir et sa prétention *ontologique*, mais en choisissant à partir d'une autre logique.

Dans la suivante, on voit une sorte de représentation miroir de la conversation entre l'Infante et sa suivante. Elvire prétend que le plan politique est supérieur et que Chimène doit s'y soumettre. « (Elvire) Madame, il vaut

bien mieux que sa rare vaillance, / Lui couronnant le front, vous impose silence ; / Que la loi du combat étouffe vos soupirs, / Et que le Roi vous force à suivre vos désirs. / (Chimène) Quand il sera vainqueur, crois-tu que je me rende ? / Mon devoir est trop fort, et ma perte trop grande ; / Et ce n'est pas assez, pour leur faire la loi, / Que celle du combat et le vouloir du Roi. / Il peut vaincre don Sanche avec fort peu de peine, / Mais non pas avec lui la gloire de Chimène ; / Et quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis, / Mon honneur lui fera mille autres ennemis. » Pour sa part, Chimène affirme la souveraineté du monde non politique. Ce qui veut dire qu'elle dit d'une autre façon ce que dit Doña Urraque. La princesse agit en femme qui aime et qui se domine dans ce domaine. Le monde politique, et la loi du plus fort sur le plan militaire ou de la force physique, ce monde est sans autorité dans le monde de l'amour. Et cela deux fois plutôt qu'une, et à partir de la passion de deux femmes différentes qui aiment le même homme. Oh là, là : Corneille est le roi des paradoxes.

Dans la scène suivante, Chimène repousse ce pauvre Don Sanche qui paraît encore plus faible que par le passé. En tout cas, il ne peut pas parler (et il se montre vaincu devant les mots de la femme tout comme devant l'épée de l'homme). Et cela finit avec une tirade d'une cruauté terrible. « Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter, / Que j'entende à loisir avec quelle insolence / Tu peindras son malheur, mon crime et ta vaillance / Qu'à tes yeux ce récit tranche mes tristes jours ? / Va, va, je mourrai bien sans ce cruel secours ; / Abandonne mon âme au mal qui la possède ; / Pour venger mon amant, je ne veux point qu'on m'aide. » En somme, et pour être clair : « Va-t'en, sale type : je suis capable de me suicider toute seule, dégoûtée que je suis de ce que tu as fait, à ma demande. » J'en tire la conclusion cruelle que

le monde de l'amour est lui aussi cruel, et que Don Sanche est une dupe.

Dans la suivante, le roi joue le jeu encore et toujours du roi, du roi qui gère tout. « Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu, / Ni chercher les moyens d'en faire un désaveu. / Une louable honte en vain t'en sollicite : / Ta gloire est dégagée, et ton devoir est quitte ; / Ton père est satisfait, et c'était le venger / Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger. / Tu vois comme le ciel autrement en dispose. / Ayant tant fait pour lui, fais pour toi quelque chose, / Et ne sois point rebelle à mon commandement, / Qui te donne un époux aimé si chèrement. » J'ose suggérer donc que le Don Fernand agit en roi. Ce qui veut dire qu'il cache le fait qu'il récupère au fond une situation qu'il ne contrôlait plus. En employant le mot *commandement*, le roi signale que c'est lui qui mène (avec l'aide du Ciel, ce qui ne peut lui nuire pour imposer sa volonté et donner l'impression qu'il est tout-puissant sur la terre). Et je note qu'au début de la scène suivante, doña Urrique emploie le mot *princesse* pour soutenir à l'avance la décision de son père. Le spectateur sait qu'elle est d'abord une femme qui agit dans le domaine de l'amour, mais elle demeure assez princesse pour donner un autre lustre à sa décision et soutenir l'action de son père le roi.

Dans la dernière scène de la pièce, il me semble qu'on a une sorte d'apothéose politique. (Il faudrait un autre mot sans aucun doute, parce que Dieu a fort peu à faire dans le geste.) « (Don Fernand) Après avoir vaincu les Mores sur nos bords, / Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts, / Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre, / Commander mon armée, et ravager leur terre : / À ce nom seul de Cid ils trembleront d'effroi ; / Ils t'ont nommé seigneur, et te voudront pour roi. / Mais parmi tes hauts faits sois-lui toujours fidèle : / Reviens-en, s'il

se peut, encor plus digne d'elle ; / Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser, / Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser. / (Don Rodrigue) Pour posséder Chimène, et pour votre service, / Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse ? / Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer, / Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer. / (Don Fernand) Espère en ton courage, espère en ma promesse ; / Et possédant déjà le cœur de ta maîtresse, / Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi / Laisse faire le temps, ta vaillance et ton roi. » Le roi sait que Don Rodrigue a un pouvoir immense, qu'il est le seigneur, ou, pour être clair et faire sentir le fond du souci du roi, Rodrigue est le roi des rois mores et donc des Mores et qu'il saura les vaincre. Mais il cherche à affirmer son pouvoir souverain malgré tout. Et je crois qu'il réussit, comme le suggère les deux derniers mots de la pièce.

Pourtant, je sens comme tant d'autres (spectateurs ou lecteurs) que cette victoire de la politique est effective en un sens, mais fausse en un autre et donc qu'elle est au moins un peu fragile. Et je me demande encore et toujours jusqu'à quel point le machiavélisme politique dont Corneille fait la représentation n'est pas miné dans cette représentation même par les règles du monde amoureux. Par ailleurs, le monde amoureux que représente Corneille est pensé à partir des lignes des forces (le mot est voulu) de la passion amoureuse. En somme, si le monde de la guerre et de la politique est dépassé par le monde de la famille et de l'amour, ce second monde est bien semblable au premier qu'il dépasse, et donc il est dépassé par ce qu'il dépasse. Je crois que Corneille, maître des paradoxes, ne serait pas trop irrité par cette dernière formulation. Enfin, j'aime bien l'imaginer... Comme Don Sanche, sans doute...